

nion suprême; et toutes ses pensées sont tournées vers ce Dieu qui ne l'attend plus comme autrefois, mais qui... s'avance lui-même au-devant de sa créature.

Eugène a voulu que sa chambre fût parée, ce jour-là, comme pour un jour de fête: on a soigneusement épousseté les meubles, on a fait brûler des parfums et le parquet a été jonché de fleurs. Puis, a côté du lit, des mains pieuses et chères ont dressé un petit autel. On y a placé l'eau, le crucifix d'ivoire, la branche de buis bénit et deux cierges de la Chandeleur; et tout autour, les parents et les amis se sont agenouillés, priant et pleurant.

Seul, le malade ne pleure pas; au contraire, son front est comme illuminé d'une joie divine et un doux sourire s'épanouit sur ses lèvres: on dirait qu'il aperçoit déjà le céleste Ami qui approche.

Déjà, en effet, le prêtre du Très-Haut a traversé les rues de l'humble cité; un cortège de pieux fidèles l'a suivi, tandis que d'autres, au bruit de la sonnette sacrée, ont ouvert leur demeure et se sont prosternés sur le passage de leur Dieu.

Enfin, le prêtre arrive à la maison du malade. Il monte lentement l'escalier et il arrive dans l'appartement d'Eugène.

Et alors s'accomplit l'ineffable mystère de la rencontre de Dieu avec l'homme: rencontre suprême où Jésus-Christ vient, pour ainsi dire, prendre par la main l'esclave qu'il a racheté de son sang, pour le conduire lui-même, à travers la mort, dans le royaume de l'éternelle vie.

C'est ainsi qu'a parlé le prêtre: "Reçois, ô mon frère," a-t-il dit, "le Viatique du Corps de Notre Seigneur Jésus-Christ, pour qu'il te garde de l'Esprit mauvais et te conduise à la vie éternelle."

Le lendemain tout était fini: Eugène avait expiré doucement dans le baiser du Seigneur, laissant je ne sais